

MES NUITS SAUVAGES
ET SANS SOMMEIL

www.editionsphebus.fr

Titre original: *My Wild and Sleepless Nights*
© 2020 by Clover Stroud

Pour la traduction française :
© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN: 978-2-7529-1319-7

CLOVER STROUD

MES NUITS SAUVAGES
ET SANS SOMMEIL

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
NATHALIE PERONNY

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

*Jimmy, Dolly, Evangeline, Dash, Lester:
c'est pour vous, les enfants.*

PROLOGUE

LA SANGLE DU MONITORING placée autour de mon ventre façon ceinture de sécurité, j'écoute galoper le cœur de mon bébé comme les sabots d'un cheval miniature. Il respire avec moi, son pouls bien plus réel que sur n'importe laquelle des échographies brumeuses que j'ai passées à douze, vingt ou trente semaines, et qui ressemblaient toutes à des animations de tempête de neige. Le martèlement est véloce, obstiné; derrière chacune de ces petites pulsations parfaites, je sens s'accomplir ma propre vie, débordante et chaotique. L'écho de cette cavalcade ancestrale semble à des années-lumière du monde médicalisé et contrôlé qui m'entoure. ON SE LAVE LES MAINS, ordonne un écriteau jaune près du lavabo situé dans un coin de la pièce, comme si quelqu'un vous surveillait, la mine sévère et les mains posées sur les hanches, dans la posture que j'adopte avec mes jeunes enfants quand ils refusent de se brosser les dents.

Je suis enceinte de trente-huit semaines, à ce stade du marathon où la grossesse me fait l'effet d'une mauvaise blague que je me serais infligée à moi-même. J'ai perdu cette urgence de la huitième, de la treizième, de la trente et unième ou de la trente-deuxième semaine pour vivre à présent une expérience qui n'en finit pas, privée de ma mobilité à mesure que mon ventre se tend, submergée par cette présence envahissante, chaude et lourde qui m'accompagne partout et ne m'amuse plus vraiment. J'avais été inquiète parce que je trouvais que le bébé était trop calme, qu'il avait moins le hoquet, remuait dans mon ventre avec moins de vitalité. C'est mon cinquième enfant, on peut donc dire que je place la barre très haut. J'ai lancé les dés et la chance m'a souri quatre fois en quinze ans : Jimmy, Dolly, Dash et Evangeline. Il me semble que j'ai toujours recherché les sensations fortes à la fois pour me sentir plus vivante et pour oublier les coups durs de l'existence. Je me suis procuré ces sensations *via* l'adrénaline, le danger, la drogue ou le sexe, mais tout cela n'est rien comparé à l'émotion sauvage d'une fin d'accouchement, moi couverte de sang, le corps écartelé, une vie nouvelle entre mes bras.

Je n'ai aucune envie de quitter l'hôpital pour retourner auprès de mes autres enfants, ou de Pete, retrouver les sollicitations incessantes qui me font courir d'un bout à l'autre de la maison, exhumer des

chaussures égarées, insérer des petits pieds dans des chaussettes préenroulées, rafraîchir un brocoli fané pour le faire cuire, essuyer du lait renversé, négocier en permanence avec des ados qui veulent que je les conduise en voiture chez un pote ou que je leur achète telle marque de céréales, corriger des exercices de maths de 6^e auxquels je ne pige rien, sortir de petits êtres humides et glissants de la baignoire pour les mettre en pyjama, puis descendre de nouveau l'escalier le lendemain matin pour recommencer la même chose. Je veux rester ici, dans ce cocon de douceur et de calme, à imaginer ce bébé qui va bientôt arriver, à écouter les battements de son cœur tout en dormant, en me reposant, exemptée de mon rôle de mère de quatre autres enfants, juste pour quelques heures. Quand je serai prête, il sera bien encore temps de laver et plier des carrés de mousseline, de récupérer la valise de vêtements de bébé au grenier, de laver les draps du couffin, de déposer quelques gouttes d'huile essentielle de lavande sur la couverture en laine ayant par miracle réussi à traverser le temps depuis l'époque où ma propre mère m'enroulait dedans. Il sera encore temps de remplir un sac de voyage de culottes jetables, de ces protections hygiéniques à l'ancienne dans lesquelles on peut perdre des litres de sang et de ces toutes petites couches pour nouveau-nés, si minuscules qu'Évangeline pourrait en mettre à ses poupées. Il sera encore temps de faire

tout cela. Pour le moment, cette chambre d'hôpital respire le calme et le pouls du bébé me fait l'effet d'un passeport hypnotique pour le sommeil.

Mon téléphone sonne. J'abaisse la sangle du monitoring sous mon ventre et tends la main vers mon sac pour le récupérer. C'est le collègue de Jimmy. Je préfère ignorer l'appel, mais lui ne se laisse pas ignorer comme ça. Quand je finis par décrocher, une femme m'enjoint d'un ton pressant de venir sur-le-champ. Mes yeux regardent fixement la couche de gel sur mon gros ventre, dernier paysage qui s'offre à moi depuis qu'il me cache la vue de mes pieds, du bout de mon lit ou de tout ce qui existe au-delà de lui. Là, tout de suite, il semble envahir la pièce entière.

« Je ne peux pas venir sur-le-champ au collègue. Je vais bientôt accoucher, sans doute la semaine prochaine, dis-je, bien que cette information me semble d'une absurdité totale. Je passe un monitoring en ce moment même. »

Je suis sûre que mon interlocutrice comprendra.

« Madame Stroud, vous devez venir immédiatement », insiste-t-elle.

Je la sens froncer les sourcils à l'autre bout du fil.

« Il y a un problème ? Vous pourriez me dire ce qui se passe ? Est-ce que Jimmy va bien ? »

Elle m'assure que oui.

« Mais pour des raisons de confidentialité, ajoutez-elle, je ne peux rien vous dire de plus par téléphone,

sinon que vous êtes attendue de toute urgence au collège. »

J'avoue me sentir perplexe et un tantinet agacée : pourquoi faire tant de mystères, puisqu'on parle de *mon* fils ? Un frisson d'horreur m'envahit à la simple pensée qu'il ait pu faire quelque chose de grave. Mais non, c'est impossible puisqu'on parle justement de Jimmy. Jimmy, mon premier-né, mon grand garçon qui me raconte tout, qui ne me mentirait jamais, qui m'embrasse encore sur la bouche en partant le matin et me dit « Je t'aime, maman » avant de raccrocher.

Le bébé continue à galoper. Il me prend soudain l'envie d'arracher la sangle, de jeter mon téléphone par terre et de m'enfuir d'ici en courant, pieds nus, loin du monde entier, de ce bébé, de mon mari et de mes quatre enfants. Ce n'était pas l'humeur qui était censée m'habiter aujourd'hui, une semaine avant mon terme. J'étais censée commencer à me détendre et me laisser profiter des derniers moments. J'étais censée commencer à visualiser ce bébé, à respirer pour sentir mon utérus, mon col et ma vulve se déployer, telle une fleur s'ouvrant à la vie.

Je propose à cette dame de passer plutôt dans l'après-midi, après mon examen, ou bien le lendemain matin, sur un ton que je m'efforce de rendre conciliant.

« C'est une question de sécurité », m'interrompt-elle.

Quelque chose dans le ton de sa voix me dit que ce n'est pas la sécurité de mon fils qui la préoccupe.

Moins d'une heure plus tard, je me retrouve à chercher une place sur le parking bondé devant le collègue avant d'aller signer le registre à l'entrée, comme si je rendais visite à un prisonnier. Je suis énorme et en nage, bien consciente de ne pas incarner l'image d'une femme performante ou responsable, voire de la parentalité, détail pour le moins paradoxal étant donné que je suis enceinte de trente-huit semaines.

Par contraste, la principale qui m'attend dans son bureau dégage un air strict avec sa jupe droite et ses talons hauts, ses cheveux rassemblés en un chignon. Ce qui la rend très sexy. Le silence se fait pendant que j'insère mon gros ventre dans la pièce. Mon fils est là, assis sur une chaise. Ses quinze ans pèsent de tout leur poids sur ses épaules, ses fins cheveux blonds tombent en travers de son visage, la rage et la défiance embrasent ses traits. Je devine que le tupperware posé devant lui et contenant une rangée de joints impeccables est la raison de notre présence ici.

Mais cette boîte ne peut pas être la sienne : Jimmy m'en aurait forcément parlé. C'est mon aîné. Il ne me fait pas de cachotteries. À cet instant précis, mon kaléidoscope maternel entier se déforme : me serais-je montrée aveugle à ce point ? Est-il possible que je n'aie rien vu venir ? Jimmy a-t-il une vie secrète qu'il s'est efforcé de me dissimuler grâce à son intelligence

et son inventivité depuis des semaines, des mois, voire des années ?

Je sens monter en moi l'angoisse terrible qu'il ne s'agisse pas seulement de quelques joints fumés en cachette derrière un abri à vélos, mais du début d'une crise épouvantable qui s'achèvera dans une chambre de bonne crasseuse aux rideaux grisâtres, avec une aiguille plantée dans le bras d'un garçon en sueur et tremblant.

J'ouvre et ferme la bouche en tentant de me concentrer. Une parodie de poisson rouge. Jimmy évite mon regard. J'essaie de comprendre comment nous avons pu en arriver là. J'essaie aussi de ne pas pleurer.

Raté. À ce stade de ma grossesse, les premières notes de certaines chansons diffusées à la radio suffisent à me faire pleurer, la vision de la chemisette verte que ma mère me faisait porter quand j'étais bébé me tire des larmes, le seul fait de m'allonger dans une pièce sombre sans que personne n'écrase ses petites mains poisseuses sur ma figure ou me demande où est sa boîte à déjeuner me donne envie de fondre en sanglots. Et aujourd'hui, le bébé et ses adorables petits battements de cœur sont obscurcis par les mots que j'entends sortir de la bouche de la directrice : notre établissement applique une tolérance zéro en matière de drogue, nous allons faire intervenir des assistants sociaux, des conseillers

d'éducation extérieurs, et organiser le transfert de votre fils vers un autre collègue.

Jimmy baisse les yeux vers ses ongles rongés, le bébé tambourine des pieds sous mes côtes, et nous nous retrouvons escortés tous les trois jusqu'à la sortie, dans l'aveuglant soleil d'été. Pendant le trajet, je me remets à pleurer, je crie, et ma voix se brise quand Jimmy vocifère à son tour, frappe le tableau de bord et tente de descendre de la voiture en marche si bien que je dois le rattraper *in extremis* par le pull. La commotion est vive, très physique, l'air entre nous est semblable à des vapeurs d'essence inflammables prêtes à exploser. Toute cette colère, ce sentiment d'échec qui me tombent dessus. Je me sens vaciller à l'intérieur, déboussolée dans mon rôle de mère.

Un non-dit nous déchire. Être une mère, être un fils, la responsabilité individuelle et la peur, tout se retrouve soudain dans le même sac : chacun accuse l'autre et lui fait porter le chapeau. Car j'ai beau être furieuse et blessée par ce qui s'est passé, je ne suis pas vraiment surprise. Je me sens paumée, épuisée, mais je m'efforce de laisser cela de côté pour rester concentrée sur le problème.

Sauf que ça ne marche pas. Mes émotions me submergent. Et au bout du compte, je ne sais plus vraiment *quoi* ressentir. Je suis surtout en colère contre moi-même. Je comprends l'envie de s'évader dans le monde si attrayant de la fumette. J'ai eu l'âge

de Jimmy. J'ai toujours cru que quand ce moment arriverait, je l'aurais senti venir, et je l'aurais anticipé. J'ai toujours cru que je serais prête. Cool, même. Pas furibarde et le nez qui coule, barbouillée par des traînées de mascara qui me font des yeux de panda.

Arrivés chez nous, Jimmy bondit hors de la voiture tandis que Dash et Evangeline accourent déjà à travers la pelouse, m'agrippant et réclamant toute mon attention pour me faire part d'informations essentielles concernant leur repas de midi et leurs derniers bobos. Ils tourbillonnent autour de moi et je les embrasse maladroitement sur la tête, histoire de reprendre des forces avant la tempête annoncée, tout en gardant un œil sur Jimmy, qui s'éloigne vers la maison d'un pas rageur.

Je repense à la réaction des gens lorsqu'ils apprennent que je suis enceinte de mon cinquième enfant. Le plus souvent, j'ai droit à : « Quel courage ! » ou « T'es folle ? ».

Je me demande s'ils n'ont pas un peu raison.

Je monte jusqu'à la chambre de Jimmy, mais il refuse de m'ouvrir la porte.

« T'es tout le temps débordée, t'écoutes jamais rien ! Fous-moi la paix, OK ? me hurle-t-il. T'es toujours occupée avec les petits ! Tu sais même pas qui je suis ! Et tu t'imagines que tu vas pouvoir gérer un autre bébé ? Mais CASSE-TOI ! »

Je lui réponds qu'il faut qu'on parle. Il continue

à hurler. Mes rêves de fin de grossesse alanguie s'évaporent dans la chaleur estivale et mon cerveau mouline dans le vide. Je me sens stupide et énorme, plantée là devant la porte de sa chambre à essayer de discuter, de maintenir un semblant de dignité et d'autorité parentale.

Dans la cuisine, Dolly, consciente qu'une crise vient d'éclater autour de son grand frère, veille au maintien de l'ordre en préparant des tartines et des tasses de lait pour Dash et Evangeline. La situation semble l'impressionner, mais elle sourit quand même, ses longs cheveux déployés sur ses épaules, voltigeant de gauche à droite pour rattraper les petits partout où ils se faufilent, tout en parvenant à garder un certain sens du style dans son uniforme scolaire en nylon bleu.

« Tu as passé une bonne journée, maman ? » me lance-t-elle d'un ton jovial.

Les enfants sont toujours ravis quand l'un d'eux passe un sale quart d'heure. Mais lorsque je lève les yeux vers elle avec un sourire éteint, elle découvre mes traits gonflés.

« Maman, qu'est-ce qui t'arrive ? Ça va ? Tu as pleuré ? Maman ? »

DEUX PETITS TRAITS BLEUS

QUAND J'AI CALCULÉ QUE LE BÉBÉ naîtrait vers la mi-juillet, en plein été, j'ai visualisé la fin de ma grossesse comme une période où je pourrais enfin m'arrêter de courir. J'ai aussitôt prévu d'acheter de vraies chaises longues confortables avec des coussins pour le jardin, au lieu de m'allonger à même la pelouse sur un plaid emprunté au canapé. Je me voyais déjà passer ces dernières journées dehors, avec les enfants qui joueraient sur le gazon. La fin de chacune de mes grossesses a été un tourbillon de tâches à terminer ou de murs à peindre ; cette fois-ci, je m'étais promis de lâcher prise pour me concentrer sur la seule chose qui comptait vraiment, c'est-à-dire le bébé, ce nouvel être qui allait bientôt arriver parmi nous.

Le jour où, voyant que mes règles avaient du retard, je suis allée m'acheter un test de grossesse, tout en me demandant déjà dans un coin de ma tête si j'avais gardé le Maxi-Cosi de Dash et si nous avions

encore un couffin quelque part, j'étais loin de me projeter neuf mois plus tard dans un scénario avec des problèmes de drogue, une exclusion définitive et une principale en furie.

Cette grossesse n'est pas un choc. Je l'ai désirée, mais elle ne me rend ni heureuse ni déprimée. Elle m'a transformée, cela dit. Je sais, avec une sorte de prescience terrible, que je n'ai pas besoin d'investir 11 £ dans l'achat de deux boîtes de tests Clearblue. Je sais, rien qu'à cette sensation particulière dans mes seins, tendus et excitables quand je croise les bras sur ma poitrine, que je suis différente et que j'abrite désormais deux pouls au lieu d'un seul. Doublement vivante.

Cette grossesse me rend plus consciente de chaque moment qui passe, mais aussi du bouleversement que je viens d'imposer à nos vies. Je m'en doutais depuis une semaine quand, debout devant le miroir sur pied de notre chambre, j'avais dégrafé mon soutien-gorge et l'avais regardé tomber par terre dans le silence nocturne. Mes seins, pâles et marbrés de veines bleues semblables à des rivières souterraines pressées à la surface de ma peau, paraissaient déjà changés, comme s'ils respiraient et menaient leur propre vie, indépendamment du reste de mon corps. J'ai pincé mon téton jusqu'à en lâcher un petit cri. C'était une sensation brute, animale, comme quand j'avais fait l'amour trois semaines auparavant avec l'impression

que mon corps – mon être tout entier – se consumait, béant. Baiser comme ça me mettait dans une sorte de transe, comme si je m’oubliais moi-même pour me fondre en lui : je ne désirais rien d’autre au monde. Il y avait là une espèce d’énergie primale réunissant toutes nos fois précédentes. C’était presque violent, même si je me faisais moins l’effet d’une veuve noire dévorant son partenaire que celui d’une souris marsupiale s’accouplant à mort.

« Avez-vous une préférence pour le résultat ? »

L’employée a déjà scanné mon tube de Colgate et mon shampoing antipoux quand sa main s’arrête sur le test de grossesse. Mes yeux rencontrent les siens furtivement. Sa question, au moment où j’achète un test décisif pour l’avenir de ma famille, me semble plutôt déplacée. Si je lui répondais « Mon compagnon m’a juré qu’il me quitterait si je retombais enceinte », ou bien « J’ai déjà subi huit fausses couches, c’est ma dernière chance, alors si c’est négatif, je crois que je vais mourir de chagrin », comment réagirait-elle ? Bizarrement, ce test de grossesse fait de moi une propriété publique. Si les deux traits bleus apparaissent, de parfaits inconnus voudront bientôt poser leurs mains sur mon ventre, toucher cette partie si intime de mon corps.

« Je serais très contente si c’est positif », dis-je simplement en me fendant d’un sourire.

Je fais semblant d’avoir la situation sous contrôle,

comme souvent dans mon quotidien de mère, alors qu'en réalité ce que j'aimerais pouvoir dire à cette femme c'est que j'ai la trouille. Parce que la vie et la mort ne sont jamais bien loin, dans cette histoire. Cette petite boîte oblongue, si inoffensive en apparence, scelle mon destin, et peut-être celui d'un autre humain. J'ai quatre enfants, mais j'ai aussi subi trois fausses couches et ressenti la solitude viscérale qui accompagnait chacune d'elles. Devrais-je plutôt demander à cette dame derrière la caisse si le jeu en vaut la chandelle ? Je me contente de glisser le test au fond de mon sac, emballé dans son sachet bleu et blanc, et de lui adresser un dernier sourire avant de tourner les talons. Plus tard dans la soirée, au-dessus d'un océan de legos multicolores et d'assiettes de nourriture industrielle qu'Evangeline et Dash laissent partout dans la cuisine, je demande à Jimmy de récupérer mon chargeur de téléphone dans mon sac, oubliant que mes emplettes de la pharmacie sont encore à l'intérieur.

« Sérieux, m'man ? lâche-t-il en me montrant discrètement la boîte du test de grossesse comme un objet illicite ou dangereux qu'il faudrait dissimuler à ses frères et sœurs. C'est une blague ? »

Il me regarde avec un air de réprobation excédé, comme si c'était lui l'adulte responsable en quête de réponses et prêt à les obtenir par tous les moyens. « Comment peut-on s'infliger une chose pareille ? »

s'exclame spontanément une femme lors d'une réception, une semaine plus tard, quand je lui dis combien j'ai d'enfants. Je n'ose même pas lui avouer que je suis enceinte. Nous assistons à un événement professionnel dans les salons feutrés d'un hôtel du centre de Londres, avec des serveurs qui défilent en portant des plateaux d'amuse-gueules. La femme devant moi a une pointe d'accent américain, les cheveux bruns coupés court et des lunettes en écaille de tortue, assorties à ses richelieus brillants. Ça n'a pas été simple pour arriver jusqu'ici : j'ai dû m'extirper de mes enfants et coller Dash dans les bras de son père avant de débouler, en nage et hirsute, avec l'impression de m'être fait rouler dessus par un camion. Mon interlocutrice me sent peut-être sur la défensive concernant mes choix en matière de reproduction. Elle sourit, pose sa main sur son verre pour décourager le zèle excessif d'un serveur et incline poliment la tête, guettant ma réponse. Comment se justifie-t-on d'avoir voulu quatre ou cinq enfants auprès de quelqu'un pour qui il est inconcevable d'en avoir plus d'un seul, disons deux grand maximum ? Nous avons deux garçons et deux filles – « quel équilibre parfait, nous dit-on souvent, quelle symétrie ! ». Nous n'avons aucune raison de désirer un autre bébé, hormis cette espèce de faim dévorante qui s'apparente à un mélange de joie, de mélancolie, de nostalgie et d'audace.

Voilà ce que j'aimerais pouvoir dire à cette femme : je m'inflige une chose pareille parce que j'aime le chaos. Parce que je suis vorace. Je veux un cinquième enfant parce que quatre, c'est l'équilibre. Que la notion d'équilibre m'est si peu familière que je ne m'y sens pas à ma place, alors que créer le chaos me permet de me retrouver moi-même. Parce qu'il y aura certes des sacrifices, notamment sur le plan du sommeil, du temps libre, de la vie sexuelle et de l'argent, mais aussi une avalanche d'amour pur, et que c'est ce que je veux autour de moi, chaque jour de ma vie sur cette terre. Parce que être enceinte me rend plus sexuelle et plus présente dans le monde que jamais. Parce que je peux le faire. Parce que je veux mettre mon corps à l'épreuve du plus grand défi physique que je sais pouvoir lui imposer et frôler la limite entre la vie et la mort comme seul un accouchement peut le permettre. Parce que je n'ai pas envie de me faciliter la vie – je ne veux pas d'un long fleuve tranquille. Parce que mon fils aîné est adolescent et que cela m'a fait comprendre à quel point je suis terrifiée que cette chose appelée « maternité » touche à sa fin. Et aussi, parce que être mère est une souffrance et que j'aime souffrir. Parfois, j'aime qu'on me frappe pendant l'amour.

Je ne dis pourtant rien de tout cela, parce que ces propos n'ont pas leur place dans la bouche d'une mère.

Je me contente de lui répondre : « Oh, vous savez, je viens d'une famille de cinq enfants, alors au fond de moi, j'ai toujours été attirée par le joyeux tumulte des grandes fratries. » Je marque une pause et tente une pointe d'humour. « J'aime bien le désordre. »

Autour de la vingtaine, j'étais fascinée par l'idée qu'on puisse effectuer un test de grossesse en espérant un résultat positif au lieu de prier avec toutes les fibres de son corps de voir apparaître un seul trait dans la petite fenêtre. Je me disais que le jour où je vivrais cela, je cesserais de me projeter dans l'avenir pour habiter pleinement ma vie, voire l'apprécier. Et aussi qu'obtenir un résultat positif à un test de grossesse quand on le désirait devait être un moment tendre, presque romantique.

« Tu plaisantes, Clover. »

Le visage de Pete s'affaisse lorsqu'il me voit debout devant lui, dans notre chambre, mon test de grossesse à la main.

C'est un moment rare : la maison est calme, silencieuse, nous sommes seuls. Je suis aussi inquiète que lui. Avoir un autre bébé équivaldrait à introduire un animal sauvage dans nos existences. Car j'ai beau aspirer au chaos, la réalité n'en est pas moins terrifiante et déconcertante. J'ai vraiment très envie de ce bébé. Je le veux. Mais je sais qu'il va monopoliser

une part si importante de mon cerveau et de mon temps que cela m'empêchera de penser comme je le voudrais, de mener la vie que j'ai envie de vivre. Je sais aussi que la maternité s'accompagne parfois d'une sorte d'amour violent et dévorant qui vous donne l'impression d'être enfermée dans un coffre et jetée dans les profondeurs silencieuses de l'océan. Cet amour maternel peut paraître aussi cru, et dérangeant, que la vision d'un couteau s'enfonçant dans la chair écarlate d'un morceau de foie. Pour toutes ces raisons-là, l'annonce d'une nouvelle grossesse n'est pas qu'un moment de pure joie.

« Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! s'exclame Pete quand je lui montre le résultat. Je veux dire, c'est génial, incroyable ! » Il enfouit sa tête entre ses mains avant d'éclater de rire. « Quel cauchemar ! Quel merveilleux cauchemar ! » Puis, il me prend dans ses bras. Je ne connais pas meilleur endroit, plus rassurant, au monde, parce que Pete adore la vie et qu'il n'a jamais peur de rien.

« Cinq ! Cinq enfants ! Oh putain ! Qu'est-ce qu'on va devenir ? »

Les nausées qui m'assaillent chaque jour, en début d'après-midi, me donnent l'impression d'avoir la tête dans un sac en plastique. Je me lève de mon bureau pour aller m'avachir sur le canapé, le visage enfoncé

dans un coussin, en attendant que ça passe. Je ne peux même pas regarder par la fenêtre : les nuages qui défilent dans le ciel me rappellent les trajets en voiture, enfant, et le mal des transports. Je suis crevée, aussi ; le voile de fatigue qui pèse sur moi est si lourd, si intense, que j'ai l'impression d'avoir avalé un puissant cachet dont l'effet se serait diffusé dans tout mon corps, jusqu'à la pointe de mes doigts et de mes cheveux.

La sage-femme me conseille de manger beaucoup de céréales complètes et de poissons gras. Je lui mens d'un hochement de tête au-dessus de mon dossier de la sécurité sociale, car je sais pertinemment que ces aliments me donneront envie de vomir. Au supermarché, les sachets de cresson et de feuilles d'épinard m'ont l'air toxiques. Une salade que j'ai pourtant lavée avec soin finit directement à la poubelle.

Je deviens cependant accro à la satiété rapide que procurent les aliments transformés : tartines beurrées à base de pain de mie industriel, litres de lait non écrémé, biscuits Rich Tea et bols de Weetabix recouverts de sucre raffiné. Aux yeux du monde, j'ai honte de ce que je mange, sauf devant Dash, mon petit dernier aux grands yeux ronds, complice fidèle en malbouffe. Quatre demi-journées par semaine, je dépose Evangeline à la crèche avant d'emmener Dash, avec ses petits trains entre les mains, à la

supérette Coop, où, après les courses, nous nous gavons de roulés à la saucisse bon marché assis dans la voiture. Au dîner, quand il se met à hurler sous prétexte qu'il y a des brocolis dans son assiette à côté du poulet, je me découvre plus indulgente que je ne l'aurais été quelques années auparavant, bien plus patiente en le resservant dans une autre assiette, car si des épinards venaient à toucher la mienne, je me mettrais sans doute à brailler comme lui.

En début de soirée, je m'écroule sur mon lit, épuisée par le début de ma grossesse, entre Dash et Evangeline, épuisés eux par leur enfance. Dans la chambre d'à côté, Dolly regarde des vidéos de musique sur YouTube; un peu plus loin dans le couloir, j'entends Jimmy jouer à un jeu vidéo en discutant avec quelqu'un à l'autre bout du monde, imiter différents accents et éclater de rire. Je n'ai pas besoin d'aller le voir pour imaginer sa posture avachie, assis dans un équilibre précaire sur les deux pieds arrière d'une des chaises vertes de la cuisine qui ne tardera pas à se casser.

Evangeline veut que je lui lise un livre à propos d'un hamster vivant sur une péniche pendant que son frère me réclame, en hurlant, une histoire avec Jésus. Prête à tout pour faire cesser les cris, je dis oui aux deux, bien que cela retarde d'autant plus le

moment de mon coucher. Je suis si épuisée que les mots se bousculent devant mes yeux pour ne former qu'une seule phrase. Je saute certains adjectifs, puis des phrases potentiellement importantes et des paragraphes entiers, sans que mes enfants s'en aperçoivent, impatiente d'en finir avec cette journée pour pouvoir enfin fermer mes yeux hagards.

Evangeline me secoue pour me réveiller, voyant que je m'assoupis. Dash n'a rien remarqué: il joue aux petits trains sur sa couette.

« T'as pas besoin de lire les mots, tu sais, me dit-elle. Je veux juste que tu me regardes. » Un sourire tranquille se dessine sur son visage. « Je me disais que j'étais assez grande pour avoir un animal de compagnie. Un hamster ou un lapin, rien qu'à moi. »

Elle marque une pause, le temps de guetter ma réaction, et ses traits s'illuminent lorsque je n'oppose aucune protestation.

« Mais oui, pourquoi pas, m'entends-je marmonner en sentant déjà mes paupières se refermer. On en reparlera demain. »

À 19h 56, je m'endors sur le lit une place de la chambre qu'elle partage avec Dash.

Dolly semble sur le point de fondre en larmes quand nous leur annonçons la nouvelle, à Jimmy et à

elle. Ses émotions sont toujours à la surface, toujours présentes. C'est un immense cœur pur.

« Oh, maman, c'est génial ! » s'exclame-t-elle en sautant dans mes bras.

Je crois qu'elle est sincère. Elle était encore très jeune à la naissance d'Évangéline, mais materner les deux petits est quelque chose qu'elle fait naturellement, avec une grande générosité.

« C'est drôle. Je n'aurais jamais pensé avoir autant de frères et sœurs. »

Nous n'avons rien dit à personne, pendant des semaines. D'abord parce que notre vie de famille est une telle pagaille que nous pouvons rarement avoir des discussions en tête à tête, mais aussi pour que Pete et moi savourions le fait d'avoir un secret rien qu'à nous. Et puis, je suis superstitieuse. Ne pas parler de ma grossesse semble faire passer plus vite ces premières semaines, si délicates.

Jimmy se contente d'un haussement de sourcils. Il savait – bien sûr qu'il savait – depuis qu'il avait vu le test dans mon sac. Mais il m'embrasse, me dit que ça va être génial, que c'est trop mignon d'avoir un nouveau bébé dans la famille. C'est compliqué, cela dit. Dolly et lui savent très bien que ce ne sera pas une partie de plaisir tous les jours. Les bébés sont une joie, un miracle, une tendre réjouissance lactée, mais ils nous séparent aussi un peu plus de Jimmy et de Dolly, fractionnent le temps que nous avons

à nous accorder, l'énergie et l'attention que nous devons nous porter. Les bébés apportent le chaos. Nous le savons déjà, tous autant que nous sommes.

J'avais trente-quatre ans et je vivais à Oxford quand j'ai rencontré Pete. Jimmy et Dolly avaient neuf et six ans, respectivement, et un lien profond nous unissait tous les trois. Je me suis séparée de leur père après la naissance de Dolly, alors que Jimmy était encore tout petit. Nous dormions généralement tous ensemble, blottis les uns contre les autres ; mon statut de mère célibataire me terrifiait sur le plan économique, mais me remplissait d'un amour absolu. Nous formions une unité très soudée, notre petite bande rien qu'à nous. Leur père brillait d'une importance capitale à leurs yeux, mais était le plus souvent absent ; il les emmenait parfois passer le week-end ou une partie des vacances chez ses parents, mais tout le boulot – et toute la joie – de la parentalité m'incombait à moi.

Quand Pete et moi sommes tombés amoureux, notre équilibre familial s'est modifié, puis recomposé. Pete a un cœur en or, avec beaucoup d'amour à donner, et il en a comblé les enfants autant que moi-même. Personne ne m'avait inspiré cela depuis que je m'étais séparée de leur père. Avec lui, j'ai vu une manière de revivre en famille autrement, de

former une nouvelle alliance à quatre, chaleureuse et enthousiasmante. Il y avait quelque chose de rassurant et de rafraîchissant, aussi, dans le fait d'être parents à deux.

Pete pouvait soulever les deux enfants en même temps pour les sortir de la piscine. Je n'avais plus à mentir sur leur âge au zoo pour les faire entrer gratuitement. Acheter un billet familial était une expérience inédite, délicieuse. Il s'investissait dans les activités sportives qui ne m'avaient jamais intéressée, emmenait Jimmy à son club de cricket à l'autre bout de la ville, jouait au foot avec lui au parc quand les soirées se rallongeaient. Il rendait ludiques les devoirs de maths de Dolly et lui faisait la lecture à voix haute après l'école quand on lui a diagnostiqué sa dyslexie. Les vacances en famille étaient un bonheur nouveau; nous avons racheté une décapotable pourrie à un voisin pour 800 £ et nous avons sillonné les routes de France avec les gamins tremblants et hurlants d'excitation à l'arrière. Pete se donnait à fond. Il ne cherchait pas à remplacer leur père, mais il ne comptait pas ses heures lorsqu'il s'agissait de passer du temps avec eux. C'était merveilleux de rencontrer un homme qui n'avait pas peur de ma vie de famille. Mes enfants et mon histoire constituaient une part essentielle de ce qu'il aimait chez moi.

Je n'aurais pas pu me sentir plus proche de mes enfants et de lui.

Quand notre tribu s'est agrandie, Pete est resté le même avec Jimmy et Dolly. Il les a amenés à l'hôpital à la naissance d'Evangeline, la main de Dolly serrée très fort dans la sienne au moment où elle a passé la tête derrière le rideau pour découvrir sa petite sœur, les joues rougies par l'émotion. Il a ri et n'a même pas grondé Jimmy lorsqu'il s'est accroché aux barreaux de mon lit. La complicité : c'est ce que Pete a toujours voulu pour notre famille. Que tous nos enfants soient soudés.

Certains aspects de l'éducation de mes deux aînés n'incombaient bien sûr qu'à moi seule : la discipline et les réunions pédagogiques relevaient de ma responsabilité, mais si Pete aimait Evangeline différemment de son frère et sa sœur, il ne l'a jamais montré. Je veillais au grain, attentive, mais il partageait son amour aussi équitablement que possible quand les petits bataillaient pour attirer notre attention, nous harcelaient comme des mouettes aux cris stridents, pendant que Jimmy et Dolly gambadaient plus loin. Ma petite bande à trois est devenue notre bande à quatre, puis à cinq, et bientôt à six avec la naissance de Dash. La vie est devenue plus bordélique, plus bruyante, plus drôle. Mais cette nouvelle famille nombreuse apportait aussi d'innombrables responsabilités nouvelles. Nous avons quitté la maison où je vivais avec Jimmy et Dolly pour aller nous installer à la campagne, dans un cottage avec jardin au milieu

des champs, où chacun avait enfin plus d'espace. Nous avions tous notre chambre et deux salles de bains pour toute la famille. Sauf que quitter Oxford n'allait pas sans quelques complications. Pete passait plus de temps loin de chez nous pour son travail afin de subvenir aux besoins de toute cette joyeuse marmaille. Nous avions voulu des enfants ensemble pour manifester notre amour, mais cela impliquait de vivre séparés l'un de l'autre une bonne partie de la semaine pendant qu'il était à Londres ou en déplacement à l'étranger. J'étais celle vers qui les petits se tournaient quand ils avaient besoin d'aide, puisque j'étais toujours là.

Adapter mon boulot au tumulte permanent de la vie de famille est devenu une seconde nature pour moi. J'ai été mère célibataire de mes deux aînés jusqu'à ce qu'ils aient sept et dix ans, avec un seul salaire pour nous trois. Je disais oui à tout ce qu'on me proposait et je me débrouillais pour travailler à plein temps, tout en étant chargée de famille. Le seul moyen que j'avais trouvé, c'était d'employer des jeunes au pair. Je bossais en free-lance et je n'avais pas vraiment les moyens de payer la crèche. Je dormais donc avec mes enfants, tandis qu'une succession de nounous occupait notre chambre d'amis. Jongler entre le boulot et les enfants est compliqué pour toutes les mères. Je trouve le verbe « jongler » bien mal choisi, d'ailleurs, car il transforme ce périlleux casse-tête en

un challenge ludique et sympa, ce qui n'est pas le cas. Tout dérape en permanence. Je suis sans arrêt en train de courir, de grappiller des moments pour travailler tout en culpabilisant de les avoir volés à mes enfants. Les réunions pédagogiques que j'ai ratées, les récitals auxquels je suis arrivée en retard, les rendez-vous avec les profs que j'ai dû décaler... Tel est le prix que j'ai à payer. Eh oui, c'est un prix. Vous pouvez me croire.

Au fil des ans, quantité de personnes au pair ont défilé dans nos vies. Quand ça marche bien, nous forçons une relation de soutien mutuel qui peut se muer en amitié. Elles y gagnent une maison où habiter, la possibilité de progresser en anglais tout en étant rémunérées, et j'y gagne une paire de bras supplémentaires pour m'aider à faire enfiler des pyjamas, à disposer des toasts sur des assiettes dans le rush matinal, à lire une histoire à l'un pendant que l'autre est dans son bain, à les emmener à leurs activités ou à les pousser sur une balançoire pendant que je suis en plein bouclage d'un article. Certaines ont partagé notre quotidien durant une année entière ; d'autres sont entrées dans la cuisine, ont évalué le niveau sonore et sont reparties quelques heures plus tard. Il faut un tempérament particulier pour s'adapter au joyeux bazar d'une famille nombreuse en rase campagne. La plupart des jeunes qui travaillent au pair préfèrent une famille avec deux enfants près

d'une station de métro avec accès direct à la Central Line. Chacune de ces rencontres est un hasardeux puzzle : les pièces s'assemblent parfois à merveille, mais souvent aussi, tout part en morceaux. Rien n'est jamais simple.

Bref, l'annonce de l'arrivée d'un nouveau bébé n'est pas que synonyme de joie. Il va certes y avoir plus d'amour dans nos vies, mais aussi plus de factures, de séparations et, bien évidemment, de nuits sans sommeil.

« Chaque fois, c'est pareil. Même si je sais que ce serait une folie d'avoir un autre bébé », me confie mon amie Kathryn, une gravité soudaine sur ses traits animés. « J'ai le sentiment que quelque chose d'important s'achève pour moi. Pas seulement le fait que je ne tiendrai plus jamais un de mes enfants dans mes bras, un bébé que j'aurais porté et mis au monde, mais un sentiment d'inachevé, comme un air que je ne pourrai plus chanter. »

Voilà huit mois qu'on essayait de se voir pour un café ou une balade : un objectif *a priori* facile à atteindre, et pourtant reporté sans cesse à cause des urgences de boulot ou des enfants malades qu'il fallait garder à la maison. Elle repousse son assiette et, dans un même geste, rejette en arrière la mèche de cheveux bruns qui lui tombait devant le visage.

« Je ne revivrai plus jamais cette expérience d'être mère d'un bébé, d'un nouveau-né... C'est fini. »

Je repense à notre première rencontre, dans une clinique d'allaitement à Oxford, quand Evangeline était tout bébé. Nos deux filles étaient nées à quinze jours d'intervalle. Kathryn était lumineuse, baignée d'une aura qui effaçait la fatigue, les stigmates de son accouchement compliqué et ses difficultés à nourrir son bébé. Depuis ce jour-là, nous avons souvent passé des après-midis ensemble pendant que nos filles vaquaient par terre dans leur coin, à discuter de notre expérience de la maternité et de nos vies d'avant, qui nous semblaient si lointaines. Quand je suis tombée enceinte de Dash, j'ai perçu un changement, comme une tension inhabituelle entre nous. Kathryn aurait voulu un autre enfant, mais son compagnon s'y opposait. Il avait déjà une fille, née d'une précédente union, et qui vivait sous leur toit. Il était très heureux ainsi.

« Je sais que ce serait une folie d'avoir un autre bébé, répète-t-elle en se calant contre le dossier de sa chaise. Mais cette douleur étrange ne s'est jamais tarie. Pas une seule fois, depuis toutes ces années. Il me dit que la fin du tunnel approche, comme si c'était une épreuve horrible dont on voulait sortir à tout prix. Je comprends ce qu'il entend par là. C'est dur d'être parents. C'est impitoyable. Ça envahit tout. Et je sais qu'il a raison : la maison est déjà trop petite,

on n'a pas les moyens. C'est vrai. Mais aucun de ses arguments ne fait le poids face à ce besoin impérieux que je ressens de redevenir maman d'un bébé. »

Je me dandine un peu sur ma chaise, décolle mon tee-shirt de mon ventre et m'efforce de la consoler en lui parlant du bonheur absolu que lui apporte sa fille, du temps et de l'attention qu'elle est libre de lui consacrer, de l'évidente joie de vivre de cette petite puce rayonnante qu'elle est en train d'élever. Je ne lui annonce pas ma grossesse. Ce n'est pas le moment. Je dois cacher des choses à une autre femme – mon amie – parce qu'il y a certains aspects de la maternité que je ne peux pas évoquer avec elle : l'envie, la révélation, le ressentiment, la nostalgie, le regret. La maternité a créé une distance entre nous.

Avec une précision quasi horlogère, au début de mon deuxième trimestre, à treize semaines, ma fatigue et mes nausées disparaissent pour être remplacées par une énergie de superhéroïne qui me propulse hors du lit chaque matin après une nuit de sommeil particulièrement récupératrice. La grossesse me donne désormais l'impression d'être une version mieux définie de moi-même, comme si l'on avait redessiné mes contours au feutre noir. J'aime les changements à l'œuvre dans mon corps. J'aime m'arrêter devant le miroir de notre chambre pendant

que je m'habille et voir mes courbes s'arrondir. Mais j'ai aussi envie de me raccrocher à la personne que j'étais avant de tomber enceinte, car je sais avec quelle facilité je peux la perdre de vue. Je prête une attention particulière à mes vêtements, autant d'indices précieux pour me rappeler que je suis encore autre chose qu'une mère.

Quand j'étais enfant, ma mère semblait souvent entourée de femmes enceintes. Je me revois en train de les observer, fascinée, parfois horrifiée. Une de ses amies, plus jeune, une prof de dessin très vive, toujours en short en jean et coiffée de chignons faits à la va-vite, s'était transformée en une sorte de matrone affublée de longues robes à fleurs en coton raide qui lui tombaient aux chevilles. Les journaux que lisait mon père le dimanche étaient remplis de photos de Lady Di, enceinte et rougissante, dans des tenues à « col fraise ». Ça m'inquiétait un peu : je me disais que c'était cette fraise qui l'étouffait et lui donnait des joues écarlates. C'était le début des années 1980 et la grossesse ressemblait encore à une forme de confinement, même à mes yeux d'enfant.

Jusqu'au soir où j'ai vu Neneh Cherry, enceinte de huit mois, puissante et d'une jeunesse insolente, danser à *Top of the Pops* en boléro doré et minijupe noire en lycra. Elle donnait une image si énergique de

la grossesse, comme quelque chose qui la rendait plus forte, et non qui la cachait. Je n'avais que douze ans, mais j'ai su que je voudrais lui ressembler plus tard. À vingt-quatre ans, quand je suis tombée enceinte de Jimmy, les chaînes de magasins proposaient enfin des vêtements de grossesse, mais je ne trouvais que d'énormes robes à pois rigolotes, ornées de gros nœuds lavallières placés juste au-dessus du ventre, façon feuille de vigne. Inutile de dire que ce n'était pas du tout mon style. J'ai filé chez Dorothy Perkins et je me suis acheté trois robes noires moulantes, aux antipodes des trucs ringards Laura Ashley des amies de ma mère, même si j'étais loin, hélas, de ressembler à Neneh Cherry. Mais pour la modique somme de 10,99 £ pièce, la taille 40 faisait parfaitement ressortir mon ventre de quatre mois. J'ai porté ces tenues pendant mes deux premières grossesses. Aujourd'hui, à quarante et un ans, enceinte de mon cinquième enfant, je décide de m'offrir une jolie robe rouge bien stretch qui accentue mes rondeurs, et je me sens bien dans ma peau. Sexy, même.

Je ne me sens jamais seule lorsque j'attends un enfant. Ce petit amas de cellules, ce battement d'ailes de papillon, est à présent un bébé doté de doigts et de membres identifiables qui s'agite entre Pete et moi quand nous sommes au lit, séparé de nous uniquement par une couche de peau et de liquide amniotique. Les légumes verts que je vomissais il

y a deux mois me paraissent soudain appétissants et délicieux. Dash et Evangeline ne réclament encore que des pâtes au beurre, mais Dolly devient plus mûre et apprend à apprécier les aliments avec lesquels elle chipotait jusqu'alors dans son assiette. Elle aime cuisiner avec moi, découper les poivrons rouges et hacher la coriandre tout en me parlant de ses cours, jeter des poignées de piments frais dans des lentilles corail. Je suis consciencieuse, et j'espère que mon appétit retrouvé pour les aliments sains sonnera le glas définitif du pain blanc et des roulés à la saucisse dont Dash et moi nous sommes gavés tout au long des premières semaines. J'ai des envies de jus de citron vert, de saveurs prononcées, mais j'ai surtout le désir entêtant de manger des allume-feux. Leur odeur d'essence me rend folle. Je suis tout de même consciente que ce ne serait pas raisonnable, alors je me contente de plonger des cubes de feta dans du vinaigre pour les manger seule dans la cuisine, dégoulinants au bout de ma fourchette, avant que le reste de la maisonnée ne se réveille.

Ma grossesse m'oblige à me concentrer. Elle lance un minuteur qui marque le compte à rebours jusqu'à l'arrivée du bébé – ce nouvel individu, doté d'une nouvelle personnalité – qui m'obligera, pendant un temps, à m'arrêter de travailler.

Je cours un marathon d'écriture. Pavel, notre garçon au pair tchèque, joue avec Dash et Evangeline

après l'école. Mais quand Dolly descend du car scolaire devant notre portail à 16 heures et vient me voir dans mon bureau, elle attend de moi que je fasse une pause pour boire un thé avec elle. Les mots ont déferlé sur ma page, pourtant j'ai encore besoin d'écrire. Chaque minute compte. Je veux avancer le plus possible avant que mon temps ne soit écoulé.

Même l'hiver et la raréfaction de la lumière ne suffisent pas à ternir mon humeur. Je me sens productive et déterminée. Rien ne m'alarme ou ne me fait peur. Je me sens tel un navire fendant les eaux calmes de l'océan, jusqu'à ce que des taches rouges apparaissent dans mes sous-vêtements au sixième mois.

Ma première fausse couche s'est produite dix mois après la naissance de Jimmy. J'ai été alertée durant ma treizième semaine par l'apparition de *spotting* d'abord brun foncé, puis rouge vif. À l'hôpital, un jeune interne a déroulé un préservatif sur une grosse sonde en plastique pour l'insérer entre mes jambes et fouiller l'intérieur de mon utérus avec des gestes insistants et invasifs, les yeux rivés sur l'écran devant lui.

« Il n'y a pas de pouls », a-t-il déclaré.

Il a extrait l'instrument dur et froid sans croiser une seule fois mon regard avant de me proposer

d'effectuer un curetage « pour enlever le reste ». J'ai refusé, et je suis repartie au volant de ma voiture. Plus tard, je me suis retrouvée dans ma salle de bains avec du sang qui coulait le long de mes jambes, et une espèce de flaque rouge sur le lino. J'ai ramassé ce « reste » et je n'ai rien compris. Ça ne ressemblait pas à des règles abondantes. Je n'avais pas envie de le jeter aux toilettes et d'ensuite tirer la chasse d'eau. Il y avait une odeur crue, métallique, mais cela avait aussi failli devenir un bébé, une vie, dont l'anniversaire serait tombé le 7 janvier. J'ai fini par emballer le tout dans un torchon propre et l'emporter dehors. Ma sœur était là, et nous l'avons enterré sous un arbre parce qu'il fallait bien faire quelque chose.

Je ressentais une douleur vive, semblable à un nerf coincé ou un coup de fouet, chaque fois que je faisais certains mouvements. Je ne pouvais plus me réjouir de l'événement qui aurait pu advenir, de ce bébé qui aurait pu naître, et me suis sentie envahie par une solitude inouïe qui revenait me pincer chaque fois que je regardais ailleurs. Mais j'avais Jimmy, alors je fermais les yeux pour chasser mes idées noires et je les rouvrais vers lui en souriant, ses petites mains pressées contre mon visage, comme s'il appuyait sur mon chagrin pour le faire retourner à l'intérieur. C'était la première fois que la maternité me jouait un mauvais tour. J'avais tranché le morceau de foie cru et il m'avait laissé du sang sur les mains.

Étendue sur mon lit, je repense à mon amie Alex. Elle a déjà une fille de six ans, mais il lui a fallu passer par cinq échecs successifs avant de franchir de nouveau le cap magique des douze semaines. Nous sommes censées accoucher à quelques semaines d'intervalle.

Alex vit sa grossesse prudemment, la savoure tel un cadeau. Elle ne la range pas au fond de son sac, comme je l'ai fait parfois, pour courir d'une grille d'école à l'autre d'un air hagard.

« Je suis consciente que je suis enceinte chaque seconde de chaque jour, me dit-elle. Je ne suis jamais en train de ne pas y penser. »

J'essaie de visualiser le bébé qui s'accroche à moi comme une anémone de mer, vive et lumineuse. Je commence à avoir une conscience aiguë du moindre de ses mouvements, et j'appelle régulièrement la sage-femme avant d'être convoquée pour une nouvelle échographie.

« Tâchez de vous reposer au maximum. Ça vous aidera, quoi qu'il arrive », me dit-elle en regardant ses notes.

L'écho est rassurante. Le bébé me fait signe depuis son univers aquatique. Les taches étaient brun foncé, pas rouges ; la sage-femme se montre optimiste et réconfortante. Bientôt, le *spotting* disparaît aussi vite qu'il était arrivé. Le bébé continue à bouger dans

mon ventre, à virevolter dans le monde que nous partageons lui et moi.

Au cœur de l'hiver, quand la pénombre semblait interminable et que les nuits succédaient aux jours sans grande consolation lumineuse, je m'étais mise à consulter les prévisions météo à long terme jusqu'à ce que j'en trouve une annonçant un été interminable et ensoleillé.

Je n'ai pas été trompée : c'est à présent la fin de l'année scolaire et les jours radieux s'enchaînent telle une succession de perles couleur jaune soleil. Dolly va chercher la piscine gonflable dans l'abri de jardin, coince sa jupe dans sa culotte et entre pieds nus à l'intérieur pour frotter, à l'aide d'une brosse, la saleté de l'été dernier. Avec Evangeline, elle verse du jus d'orange dans un bac à glaçons pour le mettre au congélateur, puis elle aide Dash à déplacer un banc sur la pelouse afin d'installer le stand de glaces des poupées de sa petite sœur. Tout le monde est en permanence pieds nus et répand des brins d'herbe à travers la maison. Dash ne porte même plus de vêtements, rien que sa peau dorée par le soleil. La chaleur de l'été imprègne chaque pièce, si bien que nous dormons les fenêtres ouvertes et que je garde les cheveux toujours humides.

Parfois, en sentant le bébé bouger en moi, je